BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES

ET

COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N° 36 - Juin 1963

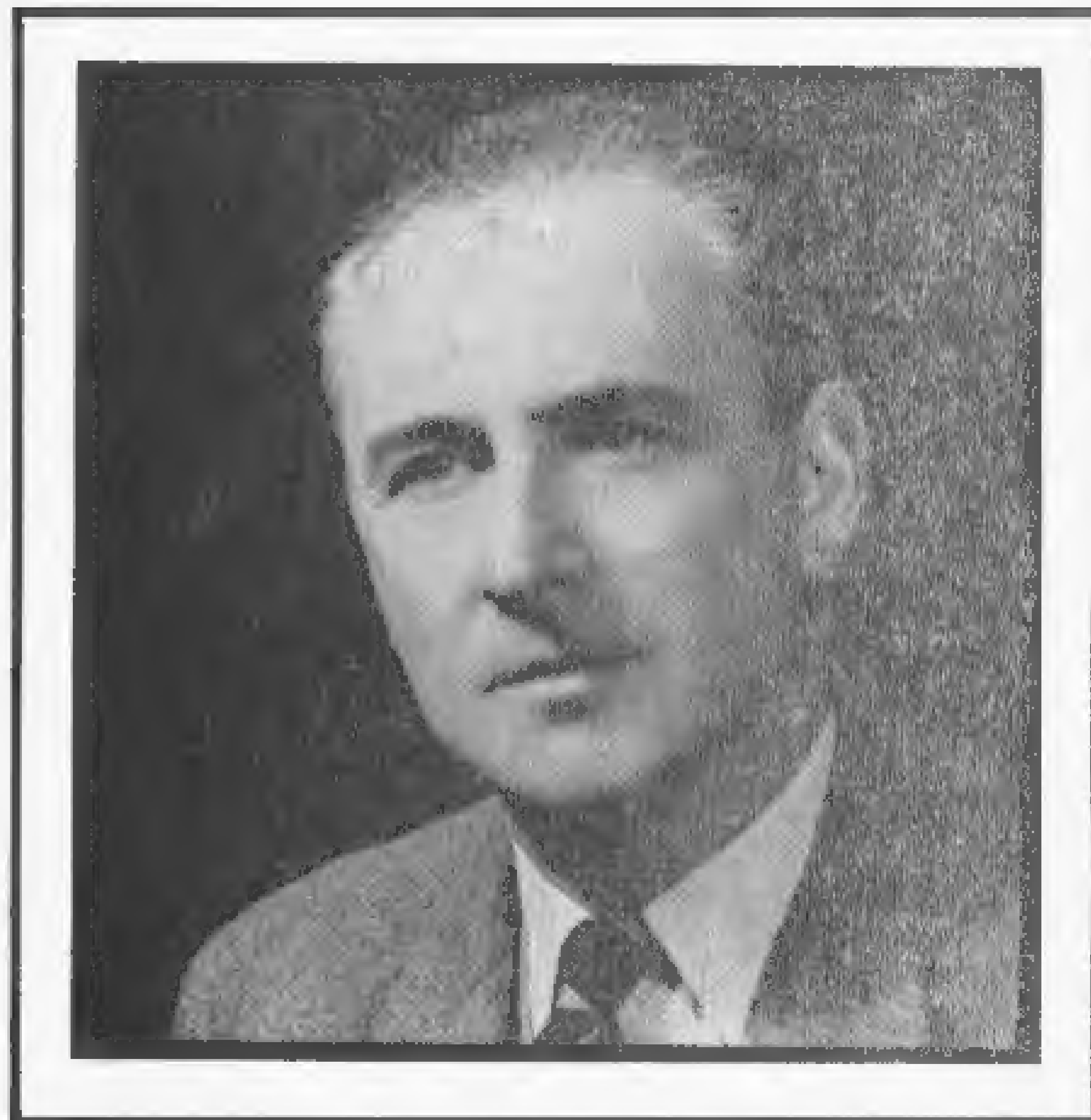
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

D'ÉGYPTOLOGIE

N° 36 - Juin 1963



JEAN SAINTE FARE GARNOT

1908 - 1963

IN MEMORIAM

JEAN SAINTE FARE GARNOT (1908-1963)

La Société Française d'Egyptologie est en deuil. Brusquement, le 20 juin dernier, notre Président, Jean Sainte Fare Garnot, nous a été arraché. Chacun de nous, Mesdames et Messieurs, sait bien la perte terrible qui vient de nous être infligée: c'est un Maitre et un ami qui nous quitte, aussi exceptionnel par les qualités de l'intelligence que par celles du cœur. Des hommages éclatants ont déjà été rendus à sa mémoire: M. le Doyen André Aymard pour la Sorbonne, M. le Professeur Pierre Montet à l'Institut. Si, ici-même, aujourd'hui, le bureau de la Société Française d'Egyptologie a bien voulu me réserver le douloureux privilège de prononcer devant vous ces paroles de souvenir, c'est en raison des vingt-trois années de travail que nous avons passées côte-à-côte; de ce pédagogue hors-ligne, j'ai appris mes premiers hiéroglyphes, lu près de lui mes premiers textes; puis ce furent tant de difficultés surmontées ensemble, tant de réalisations menées de front, tant de projets aussi en commun, jusqu'à cet entretien qui devait être l'ultime: à l'issue de notre dernière réunion qu'il avait ici-même présidée, commentant quelques-unes des plus récentes découvertes de Nubie qui venaient d'être présentées, tout ardent de science et d'amitié, il me lançait joyeusement un « au revoir », qui en fait était un « adieu ».

Ainsi, à peine le bureau de la Société Française d'Egyptologie, si lourdement éprouvé naguère en la personne du Chanoine Etienne Drioton et du Professeur Maurice Alliot, venait-il d'être reconstitué, le sort acharné nous enlève brutalement un Président, dont le dévouement à la tâche commune, la compétence et la générosité laissaient augurer une action féconde et décisive.

Rarement sans doute la personne, l'œuvre et la carrière ont coïncidé à un tel point qu'en Jean Sainte Fare Garnot, dont la vie se trouve si étroitement liée à tout un demi-siècle d'égyptologie française.

Issu d'une vieille famille de la Brie, dont l'une des patronnes est précisément Sainte Fare, Jean Sainte Fare Garnot est né à Paris le 26 juillet 1908. Elevé dans le culte des valeurs de l'esprit et de l'art — sont père était peintre — il est, tout enfant, « mordu » par l'Egypte : subjugué par les livres de Maspero, ébloui par ses visites au Louvre, il veut savoir le sens de ces hiéroglyphes qui lui apparaissent si beaux, connaître la signification de ces monuments au mystère prestigieux. Le garçonnet reçoit les conseils de l'Abbé Drioton ; avec l'ardeur communicative que nous lui avons bien connue, celui-ci lui apprend les premiers rudiments de l'Egyptien ; c'est en 1922 : Jean Garnot était alors en classe de Troisième. Dès alors, il fit aussi la connaissance de Pierre Lacau, auquel le lia une affection vraiment filiale. Il avait lui-même entrepris de conter ces rencontres dans les récents fascicules de notre *Bulletin* ; et c'est un bien cruel paradoxe qu'à peine parues soient déjà désormais marquées du sceau de l'irrévocable ces pages si pleines de spontanéité et de fraîcheur.

Ses études secondaires achevées au Collège Stanislas, il suit tout naturellement le cursus des études classiques : une khâgne au Lycée Louis-le-Grand où, sous la houlette de Bellessort, il fut le condisciple de Jacques Vandier, le mène à l'Ecole Normale, où il entre en 1929 : Jean Bérard, Etiemble, Queffelec, Soustelle sont ses condisciples. Très attaché à cette rue d'Ulm, où plus tard il viendra s'établir, il conserva des amitiés très fidèles avec plus d'un de ses camarades des promotions voisines. Il se donne alors à d'amples lectures et parfait cette large culture humaniste qui demeure un des traits fondamentaux de l'école scientifique française ; toute sa vie, Jean Sainte Fare Garnot continuera à fréquenter régulièrement la bibliothèque de l'Ecole Normale. Voici, retrouvé au hasard de ses papiers, un témoignage, combien révélateur et émouvant, daté du 1er novembre 1962 : « La visite que j'ai faite hier à la bibliothèque de l'Ecole, où j'ai découvert, sur certains rayons, une multitude d'ouvrages que je ne connaissais pas, attrayants par leur sujet (ainsi, aux Beaux-Arts, deux gros livres d'Enlard sur l'architecture gothique de Chypre, un de Baltrusaitis sur les éléments orientaux, exotiques, dans la grammaire ornementale de l'art chrétien d'Occident, un troisième sur Ingres), excitants par leur groupement aussi (tout savoir sur quelque chose, immédiatement : il n'y a qu'à étendre la main), a provoqué en moi une grande fringale, en même temps qu'un besoin de la satisfaire, en partie bien sûr, mais tout de suite. J'emprunte donc un ou deux de ces livres d'art, et, sur un autre rayon, un Balzac et un Stendhal. Je les emporte à la campagne, ainsi que des livres d'Egyptologie. Ce matin, même impression d'excitation et d'allégresse, à l'idée de l'usage que je vais faire de ces derniers, dont il faut que je tire, pour un prochain cours, les éléments d'une petite introduction philologique aux Textes des Pyramides. Il se joue en moi une sorte de comédie et comme un drame en miniature ; la science à acquérir m'apparaît comme une proie à subjuguer et à dévorer. D'avance, je me représente ce qui va suivre et j'y prends plaisir ; je déroule en un clin d'œil le film mental de l'action à entreprendre. Je fixe la matière que je veux faire mienne, je la considère ; en même temps je me concentre, je rassemble mes forces, puis je fonds sur elle et je m'imagine que je l'absorbe. Je la sens pénétrer en moi ; je la vois maintenant en moi, comme par transparence ; elle est devenue une partie de moi et j'éprouve une jouissance positive de cette annexion. Aussi une grande envie de continuer sur ma lancée, d'intégrer d'autres connaissances encore, sur un autre sujet. On ne peut pas parler de lutte, parce que la proie convoitée ne résiste pas ; cependant, on se prépare physiquement comme si elle devait résister ; on tire un grand plaisir de cette conquête, durant laquelle le savoir nouveau à acquérir a été traité comme une personne, non comme une chose. »

La précision de l'analyse nous introduit dans le secret même de sa pensée. Disons seulement maintenant, en quelques mots, le bilan de ces années d'études. Tout en continuant à s'initier à l'égyptien (la langue classique, mais aussi le démotique et le copte), il reste attaché au thème oriental, dans le sens le plus général du terme, en étudiant, dans son mémoire d'Etudes supérieures, *Le Voyage en Orient de Gérard de Nerval* ; plusieurs des apports de ce diplôme seront utilisés par Jean-Marie Carré dans son ouvrage monumental consacré aux *Voyageurs et écrivains français en Egypte.* En 1932, il est agrégé des Lettres. Il va désormais approfondir ses connaissances techniques. Grâce à une bourse de la Caisse de la Recherche Scientifique, qui commence alors à s'organiser, il peut suivre les cours de l'Ecole des Hautes Etudes et du Collège de France ; il est l'auditeur assidu de Gustave Lefebvre, d'Alexandre Moret, de Charles Boreux et de l'Abbé Drioton, des maîtres auxquels il voua une fidélité jamais démentie. En 1935,

ses recherches sur *L'Appel aux vivants dans les textes funéraires égyptiens, des origines à la fin de l'Ancien Empire* seront sanctionnées par le diplôme de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes, Vᵉ section.

C'est bien armé qu'il partit en 1935 pour l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, dont Pierre Jouguet était alors le directeur. Il conserva une véritable vénération pour cet éminent savant, humaniste et bienveillant, sous la direction duquel le grand Institut de la Rue Mounira connaissait un agrément de vivre égal à son éclat scientifique. Conformément à la tradition, le jeune pensionnaire partage son temps entre ses propres recherches à travers les monuments de l'Egypte et dans l'incomparable bibliothèque de l'Institut d'une part, et d'autre part des tâches d'intérêt collectif où il s'initie, sur le terrain, à l'archéologie militante. Après un séjour auprès de Bernard Bruyère à Deir el Médineh, puis à Edfou, il participe, deux campagnes de suite (1936-1938), aux recherches de la mission archéologique franco-polonaise dans la nécropole d'Edfou; il en étudie les sépultures dans les rapports des *Fouilles franco-polonaises* parus peu après.

A son retour en France en 1938, le décès de son maître Alexandre Moret laissant vide la chaire des religions de l'Egypte à la Vᵉ section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, il y est appelé comme Directeur d'Etudes. Pendant vingt-cinq ans, c'est là qu'il donna le meilleur de lui-même. C'est autour de son enseignement des Hautes-Etudes qu'il construisit son œuvre, que s'élaborèrent ses publications, que furent mis au point ses comptes rendus d'ouvrages récents. Seule la mobilisation l'en arracha : lieutenant d'infanterie au 204ᵉ R.I. durant l'hiver 1939-1940, il fait campagne en Lorraine, puis dans l'Allier. Dès la rentrée d'automne 40, il est de retour aux Hautes-Etudes, dans ces lieux paisibles, tout entiers consacrés à la science et au travail fécond de l'esprit. C'est là, par un après-midi de novembre, que je devais le rencontrer. Durant la première heure, je suivis à travers le récit de Plutarque les tribulations d'Isis à la quête de son époux dépecé; la seconde heure m'introduisit dans la poésie sauvage des Textes des Pyramides : je fis la connaissance de Naunet, la contrepartie féminine de Noun; je remontai la rue Saint Jacques en méditant sur la distinction du perfectif et de l'imperfectif : « Si tu désires monter vers le ciel, toujours tu y monteras; si tu désires descendre dans la Naunet, toujours tu y descendras. » (*P.T.*, 149).

Dans ces années sombres de l'occupation, restait, pour un intellectuel français, un devoir majeur, seule espérance aussi : montrer, qu'en dépit des succès brutaux de la force, d'autres façons de s'affirmer demeuraient, seules valables. Peu d'années sans doute furent plus studieuses pour les jeunes Français, avant que les premiers succès des Alliés, si longtemps attendus, ne leur redonnassent l'espoir, et la possibilité d'une lutte active. C'est alors que Jean Sainte Fare Garnot procède à ces vastes dépouillements des publications relatives aux problèmes religieux de l'Egypte ancienne; publiées d'abord en séries dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, à laquelle il a beaucoup donné, ces chroniques furent ensuite recueillies dans un volume *Religions égyptiennes antiques. Bibliographies analytiques*, 1939-1943, paru en 1952. Cet inventaire systématique est d'une utilité si fondamentale, qu'on peut regretter vraiment qu'il n'ait eu le loisir de le poursuivre de façon régulière.

C'est alors également qu'il compose sa thèse de doctorat, *L'hommage aux dieux sous l'Ancien Empire égyptien*, soutenue à la Sorbonne en 1946, et dédiée à la mémoire de son ami de jeunesse, de son camarade d'Ecole, Michel Feyel, « maître de conférences à la Faculté des Lettres de Strasbourg, mort pour la France en déportation ». Dans cet essai de psychologie religieuse fondé sur l'étude des textes funéraires royaux de l'Ancien Empire, la notion d'hommage est examinée dans ses diverses manifestations. Appuyé sur une vaste culture philologique, l'ouvrage offre la traduction et le commentaire des hymnes si difficiles inclus dans cet immense rituel funéraire royal que sont les Textes des Pyramides.

Professeur exemplaire, Jean Sainte Fare Garnot se voue également à ses enseignements, suscitant vraiment l'enthousiasme des étudiants, nombreux, qui suivent ses leçons. C'est aussi un des animateurs des groupes d'études à la Sorbonne, où, depuis 1941, il est chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'Egypte antique. A ceux qui veulent s'engager dans les voies plus techniques de l'égyptologie, il est prêt à consacrer le meilleur de son temps; les camarades de ma génération ont été à même de profiter de son dévouement. Une année durant, deux heures par semaine, bénévolement, avec patience, je le vis venir dans ma turne m'enseigner les éléments de l'écriture et de la grammaire, en compagnie de Jean Marcadé, qui

devait ensuite préférer la statuaire grecque aux colosses de l'Egypte.

Entre temps était venue la Libération si ardemment attendue. Lieutenant F.F.I. au groupe de Jouy-en-Josas, Jean Sainte Fare Garnot est bientôt chargé d'enseignement au Collège militaire américain de Paris (TWCA). Il s'y dépense sans compter, y apportant la générosité qu'il mettait en toutes ses entreprises.

Il apporte grand soin à ses cours de l'Institut d'Art et d'Archéologie, dont il devient en 1948 membre de la Commission administrative. De cet enseignement est sorti plus d'un article consacré à l'archéologie de l'Ancien Empire. Ses idées majeures sur l'art égyptien sont exposées dans le chapitre qu'il a donné dans l'*Histoire générale de l'Art* publiée par la Librairie Flammarion : l'élégante clarté de l'exposé recommande cette étude qu'accompagne un choix heureux d'illustrations empruntées à des monuments demeurés inédits ou peu connus. Dans ses cours de l'Institut d'Art, la peinture égyptienne retient particulièrement son attention; plusieurs articles lui ont permis d'exprimer des vues neuves sur les règles du dessin et l'emploi de la couleur; il a aussi tenté de définir les traits originaux du talent des grands peintres du Nouvel Empire, demeurés anonymes. Comment d'ailleurs l'art égyptien n'aurait-il pas particulièrement séduit cette nature éminemment artiste. Ses carnets de notes, ses courriers mêmes, d'un dessin élégant et précis, sont une joie pour les yeux ; comme Etienne Drioton, Jean Saint-Fare Garnot était un « calligraphe »; son écriture fine, élégante, témoigne du culte de la besogne bien faite.

Mais ne nous laissons pas prendre à l'apparence d'un certain formalisme. Si attentif aux jeux d'une écriture en elle-même fort belle, dont, avec son maître Pierre Lacau, il a cherché à définir les règles, il a tenté d'autre part, avec une infinie patience, de reconstituer dans sa substance vive une langue dont le vocalisme nous échappe trop souvent. Plusieurs de ses publications, importantes, ont été consacrées à ces problèmes; une communication faite au VIII[e] Congrès International des Linguistes à Oslo (1957) et publiée dans les *Mélanges Maspero* (4[e] fasc., 1961) offre un *Etat présent des études linguistiques relatives à l'ancien égyptien.*

Au-delà des moyens d'expression, ceux du langage et de l'écriture, ceux de la plastique, c'est à l'étude spirituelle

des anciens Egyptiens qu'en dernière analyse s'est attaché essentiellement Jean Sainte Fare Garnot. Dans son livre, petit de dimension, mais riche de substance, de la collection *Mythes et Religions*, intitulé *La vie religieuse dans l'Ancienne Egypte* (Paris, 1948), il s'est attaché à nuancer les points de vue de la sociologie religieuse par les finesses d'une analyse psychologique particulièrement souple. Dans ses études de textes et de monuments, à l'occasion de ses enseignements comme dans ses publications, un soin constant est apporté par lui à mettre en évidence les rouages d'une mentalité si éloignée de la nôtre. C'est pourquoi il collabora de façon si assidue aux Semaines organisées par le *Centre International de Synthèse*, dont il était un des directeurs de section. L'étude de l'onomastique par exemple a reçu de lui une attention spéciale; dans une étude où sont mises largement à profit les ressources du comparatisme, *Défis au destin* (1960), il a montré comment la croyance au mauvais œil n'empêchait pas de donner souvent aux Egyptiens nouveaux-nés des noms bénéfiques. Comme apport concret à une recherche centrale sur le symbolisme, on tiendra compte de son étude *Signes et symboles dans l'écriture hiéroglyphique* parue dans les Etudes Carmélitaines en 1960. Et, tout récemment encore, dans un Colloque de Royaumont, il avait analysé les *Signes du ciel et messages divins dans l'ancienne Egypte.*

Savant confirmé; professeur au contact avec les jeunes chercheurs, ses anciens élèves; membre de longue date des diverses commissions de l'enseignement supérieur et de la recherche, Jean Sainte-Fare Garnot apparaissait tout désigné en 1953 pour être chargé des lourdes responsabilités d'un des postes les plus importants de l'égyptologie française : la direction de l'Institut du Caire. Certes l'ère des difficultés était dès lors engagée. Les fouilles étaient arrêtées : il décida de faire classer tout le vaste matériel précédemment accumulé, ce qui permit le retour de chercheurs français sur les sites traditionnels des fouilles de l'Institut; l'effort fut porté sur les publications, qui sortirent des presses, nombreuses. Puis, l'Institut fut placé sous séquestre. Malgré son dévouement et son optimisme inlassables, Jean Sainte Fare Garnot devait connaître bien des désillusions. A plus d'un d'entre nous sans doute, au soir d'une longue vie chargée de réalisations mais aussi de quelques déceptions, Pierre Jouguet aura confié qu'on ne sait quels génies de dissension semblent rôder dans les longs couloirs de notre Institut de la Rue Mounira. Et

pourtant la cause de la présence scientifique française en Egypte ne connut jamais de défenseur plus acharné que Jean Sainte Fare Garnot. De façon opiniâtre, il lutta pour le retour des savants français en Egypte. On ne lui laissa pas la joie de rouvrir lui-même Mounira.

En 1959, il retrouva à Paris les deux enseignements qui lui étaient si chers, celui de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes et celui de la Sorbonne que laissait alors vacant le décès si prématuré du très regretté Maurice Alliot. Son œuvre, pensait-on, allait pouvoir s'épanouir dans les ouvrages de la maturité auxquels il attachait tant de prix et dont ses amis ont pu suivre, au cours des derniers mois, l'allègre élaboration. Ami fidèle et enthousiaste, il n'en avait pas moins accepté la lourde tâche d'éditer les travaux de maîtres ou d'amis demeurés en suspens : il s'était attelé à la publication des papiers inédits de Pierre Lacau ; il se préparait à consacrer à la fameuse Chapelle Rouge le même dévouement qu'il avait apporté à la publication de la Chapelle Blanche. Il comptait également reprendre avec J.-Ph. Lauer le travail à la Pyramide de Téti, à Saqqarah, où plus de cinq cents fragments avaient déjà été recueillis ; le Centre National de la Recherche Scientifique venait de lui attribuer la mission nécessaire. *Pendent opera interrupta...*

Correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui, selon les propres paroles du Professeur Pierre Montet, avait voulu ainsi, en 1957, « reconnaître ses mérites et l'aider dans sa tâche », membre associé de l'Institut d'Egypte, membre ordinaire de l'Institut Archéologique Allemand, Chevalier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'ordre des Palmes Académiques, Jean Saint-Fare Garnot avait été particulièrement sensible à la marque d'estime de ses collègues qui, il y a deux ans, l'avaient appelé à la Présidence de la Société Française d'Egyptologie ; il apporta à notre travail ce dévouement actif qui était sa marque.

Dans l'état de fatigue où il se trouvait déjà et que des ennuis de santé, survenus en Iran, devaient aggraver, cet honneur fut pour lui une source profonde de joie, je puis en témoigner, — comme l'étaient aussi ses deux jumeaux — ces « colosses de Memnon », disait-il avec fierté, benjamins d'une belle famille de six jeunes garçons, vers laquelle, en cette séance de rentrée de notre Société, se tourne notre sympathie très douloureusement émue.

Jean LECLANT.

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIETE FRANÇAISE D'EGYPTOLOGIE

11 Mars 1963

La séance est ouverte à 17 h. 05, sous la présidence de M. Jean Sainte Fare Garnot, Président.

Membres excusés :

Baronne Louis de Benoist, R.-P. du Bourguet, M. l'abbé Janssen, MM. Derchain, Kuentz, Steuer, Valeur, de Witt et Zivie.

Démission :

Mme Alphonse Lazard.

Présentation de nouveaux Membres :

MM. G. Chaudoir, L. Garcia-Gallo, le Dr L. Hubert, Ch. Kuentz (Le Caire), D. Meeks, B.J. Peterson (Suède), R. de Ponchalon, Y. VazquezPresedo (Rép. Argentine).

Nouvelles de la Société :

M. J. Sainte Fare Garnot, Président, annonce que le Bulletin 34-35 (Décembre 1962) est à l'impression. Ce sera un numéro double, beaucoup plus important, dont la parution a été retardée par certains conférenciers qui avaient tardé à remettre leur compte rendu.

Notre Président remercie ensuite M. Demiéville, Membre de l'Institut, et M. Gernet, Professeur à la Sorbonne, de leur présence à notre assemblée, puis il présente les deux conférenciers.

Communications :

Deux communications étaient prévues :

— **M. Rolf A. STEIN,** Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes (Sorbonne) ; **Recherches du Professeur Ando sur la momification en Extrême-Orient** (avec projections).

M. Demiéville prend part à la discussion qui suit l'exposé de M. Stein.

— **Mme Edith VARGA,** Conservatrice au Département des antiquités égyptiennes du Musée des Beaux-Arts de Budapest : **La collection égyptienne du Musée des Beaux-Arts de Budapest** (avec projections).

Le séance est levée à 19 h. 25.

(V. ci-dessous, pp. 15-23, le résumé des communications de M. Stein et de Mme Varga).

LES MOMIES DANS LA RELIGION BOUDDHIQUE EN EXTRÊME-ORIENT

M. Stein, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, a bien voulu nous donner communication de la conférence faite par M. Kôsei Ando, professeur d'histoire de l'art à l'Université Waseda, le 21 février 1963, au Centre Documentaire d'Histoire des Religions. Cette conférence, dont le texte ci-dessous est dû à la traduction de M. Paul Akamatsu, était accompagnée de fort intésessantes projections.

∴

Dès les temps anciens, il existait des momies en Chine et au Japon. Pourtant, l'existence de ces momies n'est pas très connue et les méthode de momification en usage en Extrême-Orient sont encore moins connues. Les momies célèbres appartiennent à des pays secs, comme l'Egypte ou l'empire Inca et, de fait, la sécheresse étant une condition fondamentale nécessaire à la confection des momies, il était communément admis que l'on ne faisait pas de momies dans un pays tempéré humide comme le Japon.

Or, à l'époque où j'étais étudiant, j'appris qu'il y avait au Japon quelques momies de bonzes. C'est ainsi que j'ai été amené à entreprendre des recherches... afin de savoir comment des momies ont pu être faites dans ce pays si humide et quelles étaient les sources de la pensée qui a voulu la réalisation des momies, malgré les difficultés que présentait leur conservation.

Au Japon comme en Chine, on trouve peu de documents sur la momification. Nous ne pouvons découvrir de pistes de recherche qu'en glanant des allusions parmi des textes monumentaux ou en recueillant personnellement des tra-

ditions légendaires qui se sont transmises oralement dans certaines régions. De plus, en Extrême-Orient, les enquêtes et les études sur les momies ne sont pas autorisées facilement, du fait qu'elles sont l'objet d'un culte.

En Chine et au Japon, les momies subsistant actuellement sont des corps de bonzes. Ceux-ci avaient voulu, par eux-mêmes, se transformer en momies et s'étaient soumis à une ascèse leur permettant de se momifier de leur vivant. C'est par là que la technique de momification diffère au Japon et en Chine de celle de l'Egypte, par exemple. Mais alors, pourquoit désirer se momifier de son vivant ? C'était pour vivre dans la béatitude accomplie par le boddhisattva Maitreya qui, ...5 milliards 670 millions d'années après la mort de Çakya Mouni, doit descendre du palais céleste en ce bas monde. A ce moment-là, l'univers deviendra uni comme un miroir, la longévité humaine atteindra 80.000 ans, la même langue sera parlée dans toutes les contrées, tout vice et tout malheur disparaîtront : ce sera l'avènement d'un monde idéal de bonheur. Or, on ne peut vivre dans une telle Utopie avec un corps souillé. Il faut donc purifier ce corps et attendre tranquillement pendant 5 milliards 670 millions d'années. C'est dans ce but que l'on pratique le *nyûjô*.

Entrer dans le *samâdhi*, c'est s'asseoir dans la même position que le Bouddha, sans bouger son corps, concentrer son esprit sur un seul point, arrêter même la respiration et la circulation du sang, et méditer dans le calme. Dans le concret, cela revient à dire que l'on se momifie et que l'on attend l'apparition de Maitreya. Par conséquent, l'âme demeure dans le corps ; on ne considère pas qu'il y ait mort, mais qu'au bout de 5 milliards 670 millions d'années, quand Maitreya viendra à sa rencontre, ce corps se mettra à bouger. Jusque là, il ne fait que rester immobile. Sur ce point, la momie d'Extrême-Orient diffère beaucoup de la momie égyptienne.

...Nous allons aborder maintenant l'exposé des méthodes employées pour la momification. Elles pourraient être qualifiées d' « automomification », car le volontaire au *nyûjô* se mortifie lui-même pendant très longtemps.

Vers 395 de notre ère, en Chine, un bonze appelé Shan-Tao-k'ai devint momie après être resté pendant sept ans sans manger de céréales et en se nourrissant de glands et de résine de pin. ...On a connaissance de quelques autres

exemples analogues aux III[e] et IV[e] siècles, mais les textes qui rapportent les faits étant succincts, les détails ne peuvent être connus. Les exemples japonais peuvent être mieux examinés.

Dans les environs du Yudonosan, dans le département de Yamagata, il existe un grand nombre de momies. J'ai appris les détails des méthodes de momification après avoir pu observer quelques-unes de ces momies, en 1960. Par ailleurs, en 1961, j'ai pu relever la disposition d'une sépulture, lors de l'exhumation de la momie datant de 1903 à la ville de Murakami, dans le département de Niigata. Les renseignements que nous avons ainsi recueillis contribueront sans doute à retrouver les méthodes de momification bouddhique en Chine.

La méthode fondamentale de momification, au Japon comme en Chine, est la diminution de la nourriture. D'après ce que m'ont dit à Yudonosan des personnes âgées, les bonzes qui désiraient se momifier pratiquaient l'ascèse appelées *mokujiki-gyô*, qui consistait à ne pas manger les « cinq céréales » traditionnelles, c'est-à-dire le riz, les blés, deux espèces de millet, le *awa* et le *kibi*, et le soja. Les aliments d'origine animale étaient évidemment proscrits, puisqu'il s'agissait de bouddhistes. Et, comme ces cinq céréales constituaient la nourriture de base des Japonais, en les supprimant de ses repas, on se passait d'une bonne partie des principes nutritifs normalement absorbés. Cette première période d'ascèse durait en général trois ans. Ensuite, on entrait dans une deuxième période de trois ans où l'on ne mangeait plus certaines des céréales autres que les cinq traditionnelles, par exemple le *hie*, qui est une troisième espèce de millet, ou le *azuki*, petit haricot rouge. On ne mangeait alors plus guère que des légumes verts et des fruits d'arbres. Ainsi, la nutrition était encore amoindrie et la graisse disparaissait du corps qui s'amaigrissait. A ce stade-là, ce qui aurait pu se décomposer après la mort était déjà presque entièrement éliminé. A la fin, on jeûnait totalement, pour vider les instestins avant de mourir.

Les personnes qui sont ainsi entrées dans le *samâdhi*, sont considérées comme étant devenues Bouddha avec leur propre chair ; on donne à leur corps la même posture que celle des statues assises de Bouddha. C'est à l'aide d'étoffes ou de ficelles que l'on maintenait les mains croisées

et les jambes pliées à la turque. Dans certains cas, la trace d'une ficelle est encore visible sur la peau de la momie.

Le corps était enfermé dans un cercueil en bois de pin, épais d'environ 8 centimetres, et les parties vides étaient remplies de son ou de copeaux de bois. Les objets funéraires sont rares : parfois un chapelet accompagne le corps.

Le cercueil était enterré généralement pour une durée de trois ans, en Chine et au Japon. Je ne sais pourquoi trois ans, mais cette durée est indiquee dès l'époque des Six-Dynasties ; elle est peut-être en rapport avec des coutumes funéraires de la Chine antique. Il est probable que, du point de vue de la formation de la momie, il ne serait pas nécessaire de respecter à la lettre cette durée de trois ans. Mais si on laissait le corps trop longtemps dans la terre, il se décomposerait sans doute.

La fosse où devait reposer le cercueil était construite de façon un peu particulière. Il m'a été donné d'en observer une lorsque j'ai dirigé, en 1961, au temple Kannon de Murakami, l'exhumation du corps du bonze Bukkai mort en 1903. La fosse était profonde de 2 mètres, sur plan carré dont les côtés étaient d'environ 1 mètre, et les parois comme le fond étaient renforcées avec des pierres de taille pour éviter les infiltration d'eau. A 30 centimètres environ du fond, quatre barres de fer étaient serties, disposées en forme de # : c'était là-dessus que le cercueil était posé. Cette disposition avait sans doute pour but de préserver le cercueil de l'humidité. Lorsque j'ai procédé à l'exhumation, l'intérieur de la chambre de pierre m'a paru bien sec. Malgré tout, l'humidité avait rendu le cercueil fragile et les copeaux de bois, qui servaient de rembourrage, étaient imprégnés d'eau. Il est à remarquer que la durée de l'inhumation avait été de 60 ans ; si elle avait été de 3 ans, il y a tout lieu de croire que l'état de conservation du cercueil aurait été meilleur.

Quoi qu'il en soit, un cadavre qui est resté trois ans dans la terre, a une forte teneur d'eau. C'est pourquoi on le faisait sécher après exhumation. La méthode de dessèchement variait, semble-t-il, selon les cas : tantôt on le fumait en faisant brûler des feuilles d'arbre, tantôt on le faisait chauffer à la chaleur d'une quantité de grosses chandelles allumées dans le bâtiment principal du temple. Quand

le corps était complètement sec, on l'habillait avec de beaux habits de bonze, on le coiffait d'une couronne en tissu doré et, comme une statue de Bouddha, on le plaçait dans une châsse pour l'exposer à la vénération des fidèles du temple.

Quant à l'origine de cette pratique de momification bouddhique au Japon, l'exemple de Zôga de Tônomine, mort en 1003, est le plus ancien d'après les documents connus actuellement. ...Il mourut après avoir laissé à ses disciples les paroles suivantes : « Quand je serai mort, enterrez-moi dans un trou et exhumez-moi au bout de trois ans. » Les disciples mirent le corps de Zôga dans une cuve et l'inhumèrent derrière le temple. Trois ans après, on l'exhuma : il était toujours dans la position assise, son corps était en bon état et ses ongles et ses cheveux avaient un peu poussé, mais ses habits seulement étaient pourris. J'ai pu recenser sept exemples analogues du XIIe au XIIIe siècle.

Parmi les momies japonaises qui subsistent de nos jours, la plus ancienne est celle de Fujiwara Kiyohira, datant de 1128 et conservée au Chason-ji, département de Iwate. Dans ce temple, il existe en tout quatre momies de la même famille. Mais il est certain que ce sont là des momies confectionnées *post mortem*. C'est un cas isolé au Japon et nous ne connaissons ni la méthode ni les raisons idéologiques de cette momification.

Pour en revenir aux momies d'ascèse bouddhique, la plus ancienne parmi celles qui soient conservées de nos jours, est celle de Kôchi, du Saishô-ji, à Teradomari, département de Niigata, mort en 1363. La plus récente est celle de Bukkai de Murakami, mort en 1903, et dont j'ai déjà parlé.

Dans le cas des momies japonaises, à la différence des momies égyptiennes, les viscères n'ont pas été enlevées, à l'exception d'un seul cas. J'ai vu des poumons et des diaphragmes bien conservés.

Je n'ai vu qu'une momie, au Japon, enduite d'un produit végétal ; dans les autres cas, tout revêtement était absent. Par contre, en Chine, on sait que la momie de Tao-Hieou, mort en 629, fut enveloppée dans de la toile, puis couverte de laque. Celle de Hoei-neng, qui date de 713, est la plus ancienne conservée en Chine de nos jours ; elle

est au Nan-hoa-sseu, à K'iu-kiang-hien, dans le Koang-tong. Elle est laquée par-dessus les habits. Par la suite, jusqu'à nos jours, les momies chinoises ont presque toutes été laquées. Il semble d'ailleurs que des feuilles d'or aient été plaquées par-dessus la laque.

Parfois pourtant, en Chine, des momies ont reçu un revêtement de terre. C'est le cas du bonze Hing-siuan qui se momifia au milieu du XIe siècle, au Yue-hoa-sseu, du Koang-tong. De même, il y avait à Long-an-hien, au Sseu-tch'ouan la momie d'une femme appelée Tche-hoei-p'ou-sa de l'époque Ming, qui était également enduite de terre. Il existe actuellement celle de Ta-an du Ta-t'ong-kou-sseu, du Koang-tong (mort en 978) : elle est recouverte de terre et son aspect extérieur ne permet pas, au premier abord, de deviner que c'est une momie.

Or, les fidèles croient que ces momies sont Bouddah incarné. Il est dès lors naturel de les prier pour accéder au bonheur ou pour éloigner les calamités. Le caractère des demandes est différent en Chine et au Japon. En Chine, dans la plupart des cas, le culte des momies bouddhiques concerne la vie paysanne : on demande la pluie, par temps de sécheresse, ou du soleil en période de pluie prolongée. Au japon, par contre les demandes ont un caractère plus individuel. Le plus souvent, on demande la guérison des maladies, la naissance d'un enfant, la sécurité des enfants. Certains font des vœux aux momies pour guérir d'une ophtalmie, d'autres, d'une maladie vénérienne ou gynécologique; et, de là, les prières s'étendent à l'accouchement sans douleur, à la guérison de la stérilité, à la bonne croissance des enfants. Deux momies ont la réputation de protéger les navigateurs.

Maintenant, un fait mérite l'attention : c'est que, pour se momifier de la façon que j'ai exposée, il faut suivre une ascèse qui suppose un régime alimentaire affaiblissant pendant très longtemps et que, par conséquent, au cours de toute cette période, les ascètes ne peuvent pas s'adonner à un travail qui leur permette d'assurer leur propre subsistance. Dans le cas du Yudonoysan, les ascètes se terraient dans un endroit déterminé appelé Senninzawa. Mais la momification ne pouvait être menée à bien que si des croyants voulaient bien s'occupe d'eux pendant six à sept ans. Autrement dit, n'importe qui ne pouvait pas se laisser transformer en momie : il fallait être un bonze de

grande vertu ayant rassemblé autour de soi de fervents fidèles.

Par ailleurs, au Japon, depuis le XVIe siècle, les bonzes de haute dignité et de grande renommée ne se sont pas momifiés, à la différence de la Chine et du Japon des XIe et XIIe siècles. Ce furent presque toujours de modestes bonzes qui avaient été, dans leur vie séculière, paysans, flotteurs ou journaliers. Nous pensons que c'est parce que les bonzes de grades inférieurs avaient davantage l'occasion de se trouver en contact avec la population et étaient plus à même d'attirer des fidèles par des pratiques de magie, pour guérir les maladies ou pour éloigner les calamités.

Au Chûren-ji du Yudonoysan, il y a la momie d'un bonze nommé Tetsumonkai. Il se momifia en mourant à l'âge de 62 ans, en 1829. Dans le jeune âge, il fut, dans les environs de Tsuruoka, paysan, journalier, puisatier, flotteur, terrassier. Un jour, il se querella avec un *samurai* pour un femme et le tua. Il s'enfuit aussitôt, se réfugia au temple et se fit bonze... Dans sa jeunesse, Tetsumonkai fut aussi à Edo. Comme l'épidémie d'une maladie des yeux y sévissait, il s'énucléa l'œil gauche et l'offrit au Bouddha de son temple, afin que, par la vertu de son sacrifice, la population de Edo fût délivrée de l'épidémie. L'orbite gauche de la momie est en effet vide.

...Enfin, cette pratique du *nyûjô* disparut du Japon après 1903. Cette cessation est imputable à la promulgation du Code Pénal de 1880. En effet, on y trouve un article interdisant l'exhumation des sépultures. Comme, ainsi que je l'ai dit, il fallait, pour qu'il y ait momification, sortir de terre les corps inhumés, les prescriptions de la loi devaient mettre fin à l'histoire de la momification bouddhique au Japon.

LA COLLECTION EGYPTIENNE DU MUSEE DES BEAUX ARTS DE BUDAPEST

par Madame Edith VARGA

La majeure partie de la collection égyptienne du Musée des Beaux Arts de Budapest est due a l intérêt et à la générosité de collectionneurs particuliers. Depuis la deuxième moitié du siècle passé, le recueil d'objets egyptiens a commencé en Hongrie également. A la suite d'un geste généreux des collectionneurs ou de leurs héritiers ces pièces devenaient la propriété des collections hongroises d Etat Musée des Beaux-Arts, Musée historique Musée Ethnographique et Musée des Arts décoratifs Les fouilles communes hungaro-polonaises effectuées en 1907 dans la région de Gamhoud, en Moyenne Egypte, ont notablement accru la quantité et l'importance du fonds national Une partie considérable des produits des fouilles citées par A B Kamal (1) — qui a découvert des sarcophages et des fournitures funéraires de l'époque ptolemaïque et de l'époque romaine — est arrivée à Budapest

Cependant à cette époque les objets égyptiens restaient inemployés dans divers musées et personne ne songeait à leur utilisation scientifique Le premier savant disposant d'une préparation et d une expérience suffisantes, qui commença à s'occuper de la collection nationale fut Eduard Mahler égyptologue hongrois mondialement connu C'est à son nom que se rattachent les premières attributions et publications scientifiques, ainsi que le regroupement des objets égyptiens dispersés En effet, il a lutté pendant une dizaine d'années pour réunir les différentes collections; ses efforts furent couronnés de succès en 1934 tous les objets égyptiens ont été groupés au Musée des Beaux-Arts. Ses elèves, A. Dobrovits et V. Wessetzky ont effectué la première étude des objets en vue de leur exposition, ce qui etait un travail difficile, car la provenance des objets, exception faite de ceux de Gamhoud, était totalement inconnue. La première exposition égyptienne s'ouvrit cinq ans après, en 1939, au Musée des Beaux-Arts. Malheureusement, les années de guerre ont non seulement entravé le développement de la collection, mais exigé d'une façon de plus en plus angoissante la mise à l abri des pièces de collection. Lorsque les bombardements sont devenus plus fréquents, à Budapest, les exemplaires de grande valeur ont été acheminés en province, emballés dans des caisses.

Une amère ironie du sort a voulu que les objets restés au Musée dans des conditions précaires aient traversé sans dommage les derniers mois de la guerre, alors qu'une partie des pièces transportées en province — notamment quelques beaux exemplaires sélectionnés de la collection de bronzes — ait été détruite au cours d'un bombardement de chemin de fer.

Après la guerre, avec la remise en état des objets existants, l'exposition égyptienne s'est ouverte en 1946. Malheureusement, le professeur Mahler n'a pas pu vivre ces instants : il est mort dans les derniers jours du siège, au cours d'un bombardement, dans son appartement, parmi ses livres et quelques objets égyptiens gardés précieusement. Au cours des années qui ont suivi la guerre, il a été possible de compléter la collection de Budapest par celles de quelques petits musées de province, et, renouvelant ainsi l'ancien fonds, de remanier l'exposition égyptienne. A partir de ce moment, la collection ne s'est pas agrandie, exception faite de quelques petits achats intérieurs, mais l'utilisation scientifique du matériel a continué, ainsi que la préparation de la publication dans les catalogues raisonnés. Au cours d'un voyage d'études, en Egypte, en 1959, la possibilité nous fut offerte d'augmenter la collection. Il fut possible, sur demande du Musée des Beaux-Arts, d'acheter en Egypte quelques pièces qui complètent heureusement les manques existant dans l'ensemble des diverses époques. Grâce à ces achats, l'exposition a pu être organisée, en 1960, elle restera telle jusqu'à ce que se construise, avec la réorganisation de quelques anciennes salles du Musée des Beaux-Arts, un nouveau local moderne, pour la collection égyptienne, et qui satisfera à toutes les exigences

Ainsi qu'on l'a déjà mentionné, en dehors des objets de Gamhoud, la provenance de la majorité des pièces est inconnue. D'après le caractère de la collection, il apparaît que la plus grande partie des objets provient de la basse époque, puis des époques ptolémaïque et romaine. Dans la présentaiton des photos de certains objets, nous avons respecté l'ordre chronologique, mais il découle des précédents qu'un plus grand nombre d'exemplaires mérite d'être présenté de la basse époque et de l'époque ptolémaïque, que, par exemple, de l'Ancien Empire (2)

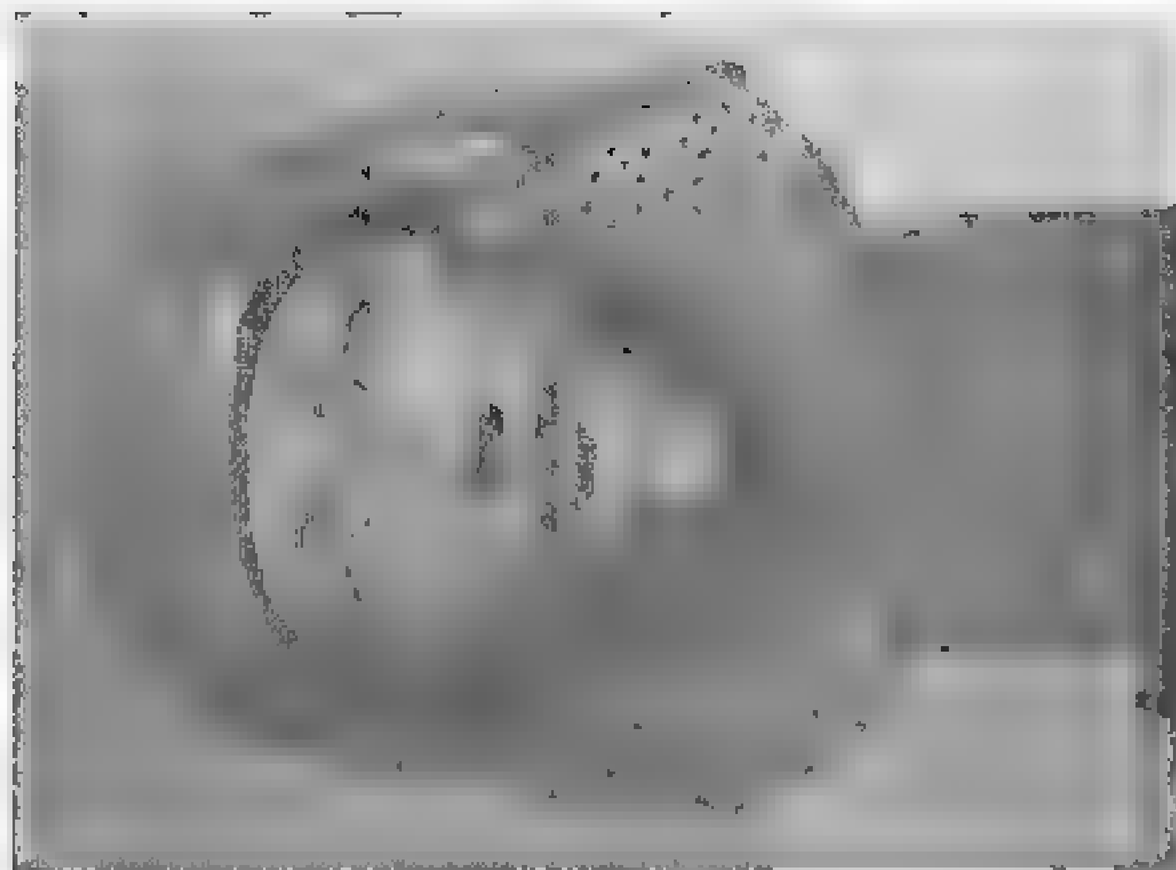
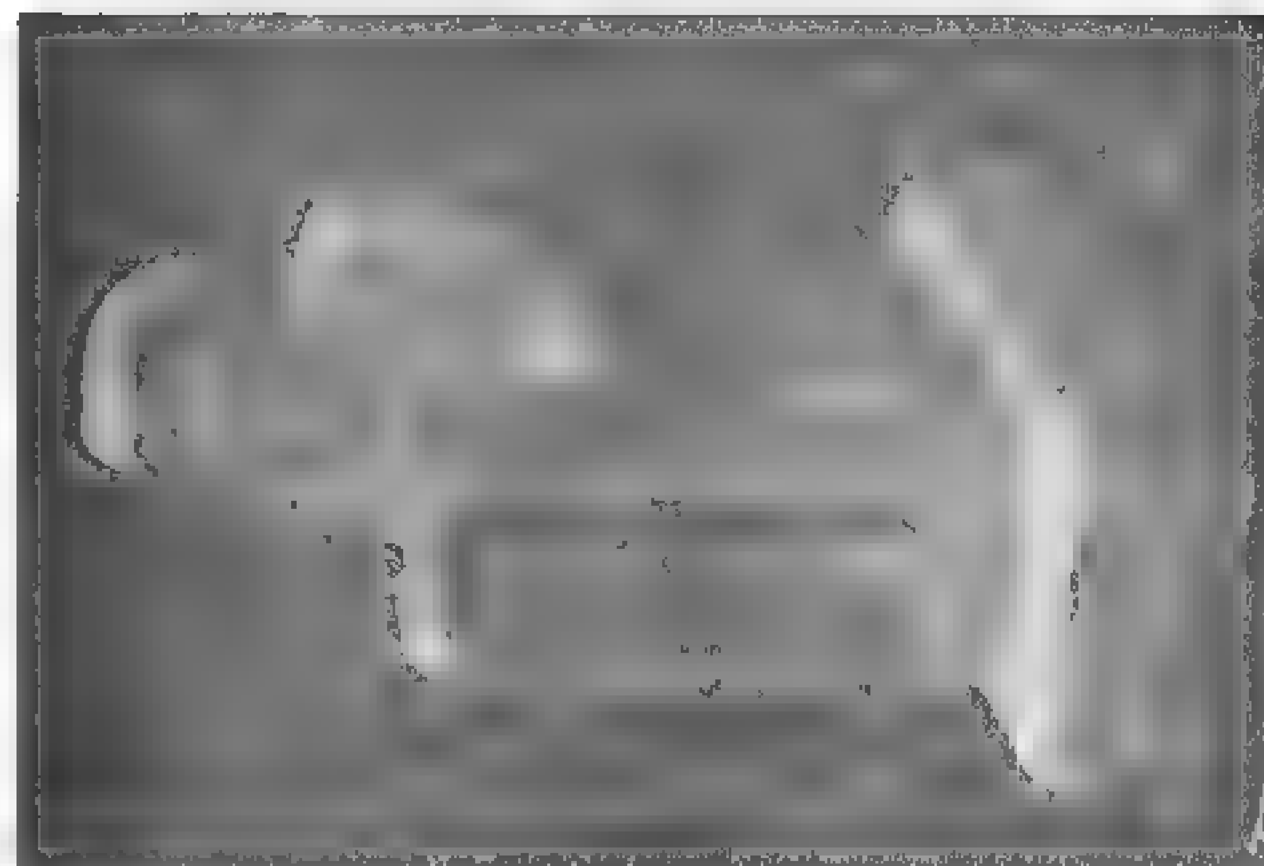
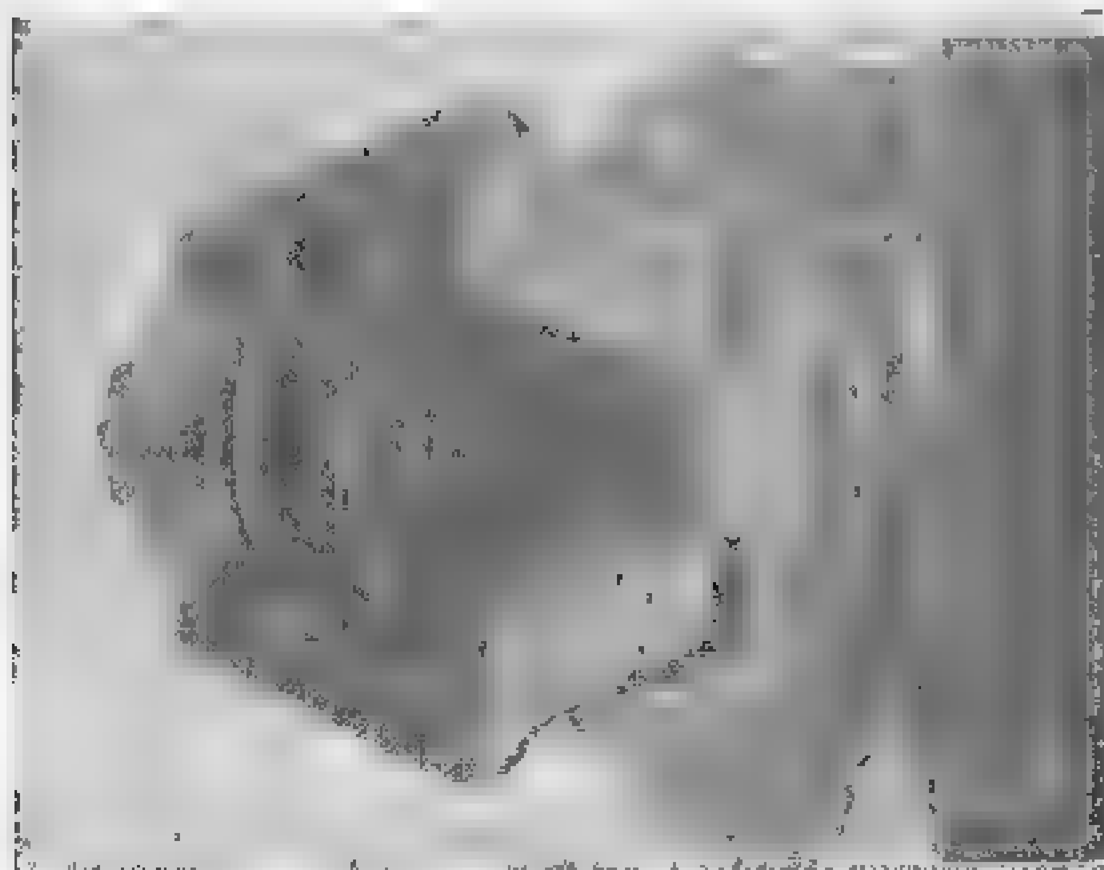
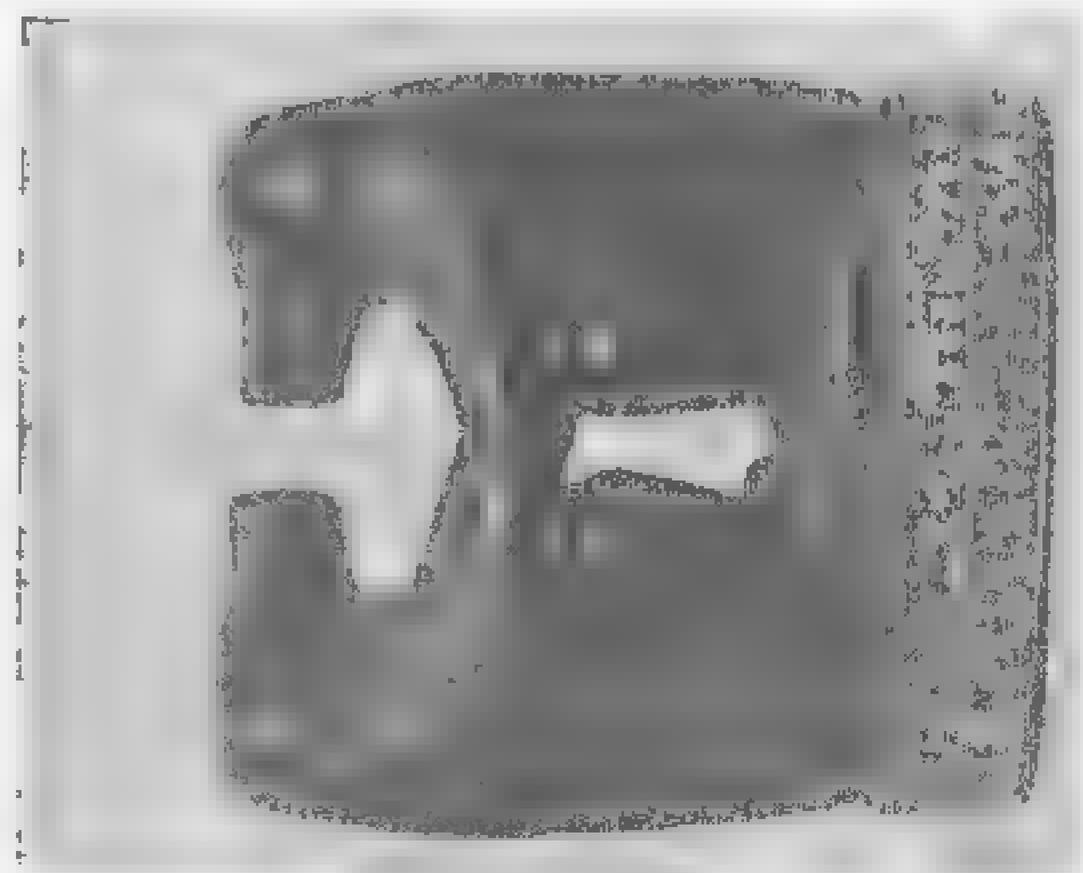
L'âge préhistorique et l'époque prédynastique sont illustrés par des outils en pierre, des céramiques, des palettes

de schiste en forme d'animaux ou des pions de jeu en forme de lion, mais aussi par des vases de type Badari et *Negadeh*.

Parmi les monuments de l'Ancien Empire, on note un fragment de *fausse-porte* surtout intéressant à cause des circonstances de sa découverte Ce vestige a été trouvé sur le territoire d'Aquincum, ville romaine des environs de Budapest ; par conséquent il est parvenu en Pannonie au cours du Ier ou du IIe siècle. Un fragment de *relief en calcaire peint*, qui ornait vraisemblablement les murs d'une tombe de la VIe dynastie provient également de l'époque de l'Ancien Empire. *Une plaque tombale peinte*, de style provincial caractéristique, portant le nom de Rwdj-ahaw et d'Ippi, provient de la partie centrale de la Première Période Intermédiaire (3). Cet exemplaire, du point de vue de son contenu et de son style, montre une proche parenté avec le groupe Negadeh publié par D Dunham (4). Dans notre collection le groupe *des statuettes de serviteurs* peintes, colorées, est représenté par quelques figurines individuelles, qui faisaient partie naguère d'un plus grand ensemble (5). C'est de cette époque que datent les « maisons d'âmes » et l'habitude de l'utilisation de leurs copies simplifiées, *les table d'offrande en argile*. En 1959, nous en avons acheté, en Egypte, deux exemplaires.

Parmi nos objets du Moyen Empire, il faut citer en premier lieu un fragment de *statue de roi* en diorite, représentant vraisemblablement Amenemhat III Malheureusement cette pièce ne porte pas d'inscription (fig. 1). Parmi les trouvailles plus réduites de cette époque, il faut noter *un godet* de granit noir, dont le bord est décoré de cartouche royal, qui faisait certainement partie du nécessaire de la chancellerie royale Parmi les stèles de cette époque, la plus importante est *la plaque tombale de Sehotep-ib*, avec, dans l'inscription, le nom d'Amenemhat III. Dans les silhouettes en creux de certaines figurines, on retrouve par endroits les traces de la peinture d'origine (fig. 2).

Parmi les objets en pierre datant du Nouvel Empire, le plus monumental est *la stele en grès de Noferhaut*, que son propriétaire avait érigé à la gloire d'Amon et de Thoutmes III, en souvenir d'une expédition en Nubie. *Une pierre tombale* en calcaire, très abîmée, mais à l'origine

très ouvragée, est intéressante par le titre de son propriétaire (*machkeb*) Un autre exemplaire de cette stèle se trouve à University Museum de Philadelphie (6). *Le fragment de stèle* en calcaire érigée à Ra-Harakhti provient de Deir el-Medinèh Il n'en reste pour ainsi dire que la partie centrale, grossièrement sculptée (7). Il faut citer en premier lieu, parmi les sculptures, *une tête d'homme* en calcaire, la pièce la plus connue de la collection et de la plus grande qualité du point de vue artistique. La fine élaboration des traits du visage, le travail fouillé et soigneux de la perruque évoquent le style de la sculpture de la XIXe dynastie (8) (fig. 3). La partie supérieure d'*une statue de femme*, en grès, fait également partie de la sculpture privée du Nouvel Empire. Parmi les statues-bloc, on doit particulièrement citer *une statue votive* en grès, de l'époque de la XVIIIe dynastie, dont le propriétaire, Ptah-ankh, était le contemporain du pharaon Thoutmes III. Dans le domaine des statues de bois, le plus bel exemplaire est sans aucun doute *une statuette de prêtresse* ébauchée avec finesse, peinte de couleurs vives, que l'on peut classer parmi les pièces plastiques de la fin du Nouvel Empire (9). Parmi les statuettes funéraires en bois, en terre émaillée, en albâtre et en pierre, on remarque particulièrement *un chaouabti* en bois, peint sur fond marron foncé, datant d'une époque tardive du Nouvel Empire. Un exemplaire précieux de la plastique de bronze du Nouvel Empire est le groupe de *statues d'Onouris-Mehit*, qui se distingue par ses proportions harmonieuses et son élaboration technique de premier ordre. La collection comprend naturellement de nombreux petits objets décoratifs et des amulettes, dont la présentation n'est pas possible ici. *Deux amulettes des yeux oudjat* méritent d'être présentées, dont l'une se distingue par sa technique de terre émaillée, verte, bleue et noire

Parmi les pièces contenant des textes hiératiques, *deux toiles* sont à mentionner Toutes deux comprennent un chapitre et une illustration du Livre des Morts (10). Parmi les papyrus, de nombreux écrits hiératiques figurent, qui contiennent, d'une part, des extraits du Livre des Morts, et, d'autre part, des textes magiques. Il y a *un fragment de papyrus mythologique* peint en couleurs, très intéressant par son contenu et sa facture artistique, bien que dépourvu d'inscription. Les différentes parties montrent, de façon détaillée, le thème du papyrus représentant la

dernière étape de la route du soleil dans l'au-delà. Le mort adorateur apparaît ici, sous la forme d'oiseau-âme, présentant son offrande devant la barque solaire, tandis que cette série d'images se termine par l'acte de la renaissance du soleil

La collection égyptienne de Budapest provenant des époques suivant le Nouvel Empire, l'époque saïte et ptolémaïque, est très variée et diverse. Par ordre chronologique, nous devons tout d'abord mentionner la statue de calcaire presque de grandeur nature du fils du pharaon Osorkon II, l'héritier du trône, *Chechonq*, représentant le jeune prince en costume de grand prêtre soutenant le naos de Ptah-Sokhar-Osiris. Cette pièce est parvenue au Musée des Beaux-Arts en tant que cadeau du jardinier hongrois du roi Fouad (fig. 4). *Une statue-bloc* en basalte noir, sculptée assez grossièrement, provient de l'époque de la XXIIIe dynastie ; son propriétaire était un nommé Pouiou, prêtre thébain d'Amon, d'après l'inscription. Nous devons noter deux exemplaires parmi les nombreuses statuettes-chaouabtis de l'époque saïte : l'une est *une statuette* en terre émaillée vert pâle, décorée avec finesse, de l'époque de Psammétique Ier, l'autre fait partie des objets du prêtre thébain Pediamenopet. Toujours de l'époque de la XXVIe dynastie, un exemplaire d'un groupe de *vases canopes* en albâtre, dont le propriétaire fut Padihoremheb (11). Parmi les objets en bronze de l'époque saïte de la collection, *une statuette d'Apis* faite et décorée avec beaucoup de minutie est en première place du point de vue artistique (12). On doit également citer *une statue de chat* de proportions délicates et de présentation soignée, avec des yeux incrustés en terre émaillée et des oreilles percées pour recevoir des boucles d'oreilles, — ainsi qu'*une statue de bronze du faucon Horus*, très bien formée. Parmi les statues de dieux, *une statuette d'Osiris* dorée et *la déesse Sotis assise*, avec une inscription, et une très belle *statuette de Harpokrates*, dont le collier est incrusté d'or, se remarquent par leur réalisation de premier ordre. La statue de bronze avec inscription de *Imhotep* assis sur le trône passe déjà à l'époque ptolémaïque. Les yeux de la figurine sont décorés de terre émaillée, son collier est incrusté d'or.

Une autre *figurine d'Harpokrates*, est également le produit de l'art du bronze de l'époque ptolémaïque. Sur cette statuette, le bouleversement de la règle de frontalité

annonce déjà la connaissance et l'influence de l'art grec (13). Dans la série des pièces magiques, on peut citer *un des cippes d'Horus*, et, à côté des trouvailles plus petites, une statuette sans importance du point de vue facture, mais posant des problèmes du point de vue de son contenu, et qui représente *un crocodile à tête humaine*.

Parmi les figurines de *Panthée*, se distingue une statuette de bronze, portant, devant, une tête de bélier, et derrière, une tête de taureau et une tête de crocodile. *Une chaîne en or* composée de petites figurines Toueris, pièce remarquable non seulement du point de vue religieux, mais aussi du point de vue artistique, s'élève au-dessus des autres bijoux de la collection. Parmi les statuettes votives, il faut particulièrement citer celle en stéatite représentant *deux singes* accroupis, qui fait également partie de l'époque ptolémaïque (fig. 5). Parmi les nombreux modèles de sculpture, nous soulignerons *un relief de tête de bélier*, qui présente une vive ressemblance avec un des modèles de sculpture du Metropolitan Museum, puis *une tête en stuc*, fixant vraisemblablement le type de visage de Ptolémée II Philadelphe (14). *Des reliefs* les plus monumentaux de l'époque ptolémaïque de notre collection proviennent *d'un temple de Charounah*, en Moyenne Egypte, et sont parvenus en Hongrie à l'occasion des fouilles de Gamhoud. Selon l'inscription, le roi sacrifiant aux déesses serait Ptolémée Ier. *Un haut-relief* représentant Bès entre deux pieds d'acanthe diffère du style égyptien classique, en partie du point de vue du thème, mais surtout du point de vue technique. Cette pièce provient certainement de l'époque hellénistique.

Parmi les objets de l'époque romaine, nous ne citerons que quelques pièces de style classique, comme par exemple *un cercueil* où la partie du visage est dorée, et dont le pied est décoré d'une scène représentant le taureau Apis qui porte la momie, et un *sarcophage* provenant de la fouille hungaro-polonaise de Gamhoud. Les portraits du Fayoum ou les masques en stuc, les terres cuites hellénistiques et les statuettes de pierre mériteraient une communication particulière. Parmi les nombreuses stèles de cette époque, l'exemplaire le plus remarquable est celui où, au-dessus de l'inscription et de la scène de sacrifice habituels est représentée une image rare : le chacal dans la barque. *Le sarcophage hiéracocéphale* en bois qui contient une pseudo-momie en blé provient des fouilles effectuées par G. Lefébvre dans le cimetière de Tehnèh (15), et a été acheté par le Musée en 1959. La partie du visage de la momie est couverte d'un masque d'Osiris en argent.

Bien que la collection soit petite en comparaison des pièces réunies dans les grands musées européens, de nombreux objets sont intéressants du point de vue de l'histoire et de l'histoire de la religion. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, le programme principal des égyptologues hongrois est la publication du matériel en catalogue raisonné ; le volume contenant les amulettes paraîtra vraisemblablement l'année prochaine, et celui contenant les sarcophages en 1965. Il résulte du caractère de cette collection égyptienne que l'intérêt des spécialistes de Budapest se tourne surtout vers la basse époque. Font partie de ce centre d'intérêt les recherches relatives à la magie égyptienne, effectuées par M. L. Kàkosy, celles de M. L. Castiglione sur l'art égyptien des époques hellénistique et romaine, ainsi que la monographie de Sarapis qu'il prépare, enfin la monographie des hypocéphales que je projette de réaliser. M. V. Wessetzky s'occupe, dans ses recherches, des problèmes des cultes égyptiens en Pannonie.

On sait qu'en Pannonie de nombreux objets égyptiens ont été trouvés dans les cités et cimetières romains : pierre d'autel, lampes, terres cuites, statuettes de bronze et de terre émaillée, qui supposent un culte égyptien répandu pendant les IIe et IIIe siècles. Cette supposition a été étayée par l'une des plus importantes fouilles de Hongrie à Szombathely, à l'emplacement de l'ancienne Savaria romaine (17). Dans les environs de Savaria, ancien chef-lieu de Pannonie Supérieure, élevé au rang de colonie, on a mis au jour, entre 1956 et 1960, les ruines d'un Iseum. Le sanctuaire a été édifié au IIe siècle près de la route romaine menant à Sopianae. Le périmètre était de 70 m de longueur et 50 m de largeur, et se divisait en une cour intérieure et extérieure. Dans l'axe central, se dressait un portique aux colonnades décorées. Les colonnes de granit sont restées en place. La cour intérieure était entourée par une rangée de locaux délimitée par des piliers. Au milieu se trouvait le sanctuaire central, avec une façade recouverte de marbre blanc et un escalier. Devant s'étendait une pierre d'autel de 5×5,5 m. Le sanctuaire se composait de deux parties : la cellule divisée en deux, et le propylée à colonnes.

Parmi les éléments décoratifs sculptés sur le bâtiment et dans les environs, les plus précieux sont les frises sur trois champs, au-dessus de la frise de l'entrée, mesurant au total 9 mètres de long. Particulièrement intéressantes sont la représentation de *Victoria*, la figure d'*Abundantia* et, enfin, le relief d'Isis chevauchant le chien Sotis et agitant le sistre; une scène déjà découverte il y a quelques dizaines d'années, représentant *Isis*, un prêtre à masque, Anubis et Osiris-Asklepios, enfin *un relief d'Hérakles* terminent cette série. Les cellules étaient ornées, à l'intérieur, de fresques murales. Sur le territoire du sanctuaire, on a trouvé toute une série de médailles, lampes, vases en terra sigillata et figurines en terre cuite. Le groupe de bâtiments de l'Iseum est resté en place jusqu'au tremblement de terre de 455-456 qui a signifié sa fin, mais au début du IVe siècle, il ne servait plus au culte d'Isis, le christianisme étant déjà très fort. Les maisons bâties autour du temple ont été la proie des flammes à la fin du Ve siècle. La destruction devait être totale au VIe siècle. Dans la couche de débris près des propylées à colonnes, on a retrouvé une tombe de femme germanique. Au cours de l'âge médiéval, et surtout à l'époque baroque, plusieurs piliers et pierres de construction ont été emportés pour édifier l'Abbaye de Jak. L'édifice resté sous terre subit des dégâts même pendant la deuxième guerre mondiale. Une bombe est tombée sur l'angle nord-ouest, arrachant une partie importante des bases du temple central.

Les fouilles qui ont duré quatre ans ont mis au jour un des plus importants bâtiments publics de Savaria. Sa taille, son ornementation, la richesse des trouvailles montrent que le culte d'Isis jouait un rôle important dans la vie de la cité, et devait être un centre des cultes égyptiens répandus sur tout le territoire de Pannonie Supérieure. La tâche des recherches futures sera de découvrir l'intensité de ce culte et d'établir quelle couche de la pomulation y était la plus attachée.

---

(1) ASAE 1908, pp. 8-30, pls I-III.

---

(2) V. les guides de l'exposition : Z. Oroszlàn — A. Dobrovits : La Collection égyptienne (en hongrois), Budapest, 1939 ; E. Varga - V. Wessetzky: L'exposition égyptienne (en hongrois), Budapest, 1955 ; 1961.

---

(3) E. Varga : La stèle de Rwdj ẖow et d'Ippi (Bulletin du Musée des Beaux-Arts de Budapest, nº 22, 1963.)

---

(4) D. Dunham : Naga-ed-Der Stelae of the First Intermediate Period. London, 1937.

---

(5) A. Dobrovits : Bulletin du Musée des Beaux-Arts de Budapest, Nº 1, 1947 ; E. Haeffner : ibid. Nº 3, 1949 ; L. Kàkosy : ibid. Nº 8 et 14, 1956 et 1959.

---

(6) C'est M. A.R. Schulman qui s'occupe de cette pièce et qui est en train de la publier à brève échéance.

---

(7) E. Haeffner : Une stèle en calcaire de la fin du Nouvel Empire (Bulletin du Musée des Beaux-Arts de Budapest, nº 4, 1954.)

---

(8) A. Dobrovits : Ein ägyptisches Männerportrait im Museum der Bildenden Künste. (Jahrbücher des Museums der Bildenden Künste in Budapest, IX. Bd. 1937-1939.)

---

(9) A. Dobrovits : Statue einer ägyptischen Priesterin im Museum der Bildenden Künste. (ibid. X. Bd. 1940.)

---

(10) L. Kàkosy : Une version abrégée du chapitre 108 du Livre des Morts. (Bulletin du Musée des Beaux-Arts de Budapest, Nº 20, 1962.)

---

(11) V. Wessetzky : Remarques sur la question des formes des vases canopes. (Bulletin du Musée des Beaux-Arts de Budapest, Nº 11, 1957.)

---

(12) L. Castiglione : Un taureau Apis gréco-égyptienne du VIe siècle a.n.e. (Bulletin du Musée des Beaux-Arts de Budapest, Nº 18, 1961.)

---

(13) A. Dobrovits : Harpokrates, Probleme der ägyptischen Plastik. (Dissertationes in honorem dr. Eduardi Mahler, Budapest, 1937.)

---

(14) E. Varga : Bulletin du Musée des Beaux-Arts de Budapest, Nº 16, 1960 ; ibid. Nº 18, 1961.

---

(15) G. Lefebvre : Sarcophages égyptiens trouvés dans une nécropole gréco-romaine à Tehnéh. ASAE IV. 1903, pp. 227-231, pls. I-II.

---

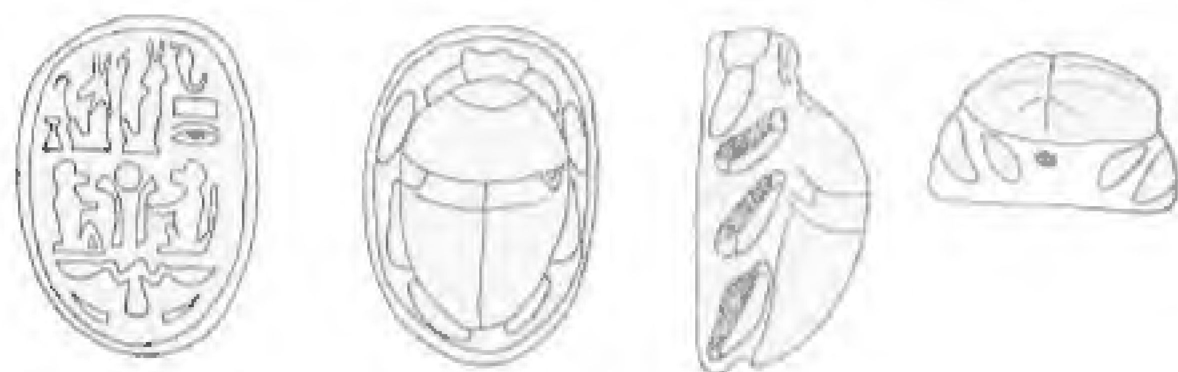
(16) V. Wessetzky : Die ägyptischen Kulte zur Römerzeit in Ungarn. Leiden, 1961. (Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire Romain, Tome 1er.)

---

(17) T. Szentléleky : Das Isis-Heiligtum von Szombathely. Budapest, 1960.

UN ÉCHO POSTHUME
DU CHANOINE ÉTIENNE DRIOTON

C'est en travaillant sur le Catalogue des scarabées d'Israël que je tombai sur un type qui s'était présenté à moi pour la quatrième fois, de sorte que je conclus que j'étais devant des moulages d'un scarabée original qui m'échappait encore. Ils étaient tous à peu près de la même grandeur et faits d'une pâte vitreuse de couleur verdâtre ou brunâtre clairs. J'en exécutai le dessin selon fig. 1.



L'inscription me semblait être cryptographique et je conçus la bonne idée d'en communiquer le dessin au regretté Chanoine Etienne Drioton. Le 25 septembre 1959 il me répondit :

« ...C'est le quatrième exemple d'une formule que je connais par :

— un scarabée de la collection Gustave Mustaki, Alexandrie,
— un scarabée présenté au Musée Arabe en mai 1950 par un quidam qui voulait le vendre,
— un scarabée trouvé l'an dernier dans des ruines gallo-romaines à Mandeure (Doubs). »

De mon côté, les quatre exemplaires que je connaissais étaient :

— un scarabée appartenant au Musée Ha-aretz Tel-Aviv,
— un scarabée appartenant à la collection privée du Dr A. Hiram, Jérusalem,
— deux scarabées appartenant à la collection du Kibboutz Hazorea et exposés au Musée Beith Wilfried.

Le chanoine m'écrit dans la même lettre : « J'aimerais bien que vous vérifiiez soigneusement le signe initial de Seth. Votre scarabée est le seul à donner cette figure : deux des autres ont à cette place Montou et le troisième Mhyt pour écrire *m*. C'est important, car comme la seule explication ne peut être que le surnom de Seth *Mdy*, « le Mède » cela descendrait la composition du cryptogramme après le départ des Perses d'Egypte, autrement dit à l'époque ptolémaïque ». Pour le déchiffrement il me donnait :

= m par acrophonie de Mdy surnom de Seth
= r " " rhni, bélier sacré d'Amon
= ỉ " " ỉbꜣ « pion de jeu »
= ỉ " " ỉꜥr.t « uréus »
= m " " mr « canal »
= n " " nw « ce qui voit »
= m " " mhy.t « papyrus »
= r " " rh « le savant » (Thot)
= ỉ " " ꜣpd > ỉpd « oiseau »
= n " " nsys « ombelle de papyrus »
= b " " bnty « babouin »
= s " " spd « quelque chose de pointu »
= w " " wgỉ « ce qui mastique » (la dent)

Mrỉ ỉmn-rꜥ mrỉ nb sw

Et le Chanoine Et. Drioton continue : « En m'aidant des quelques variantes je déchiffre :

Amon-Rê aime quiconque l'aime. »

Après avoir vérifié le signe de Seth, il m'écrivit en date du 3 octobre 1959 : « ...Merci de la vérification pour le signe de Seth. C'est très important pour dater la formule. En effet la valeur de Seth comme *m* est vraisemblablement fondée sur l'épithète « le Mède » Wb.II,177,21 donnée à Seth. Mais cette dénomination (= Mède, c.à.d.Perse) n'a pu être en usage qu'après le retrait des Perses, c'est-à-dire à l'époque des Ptolémées. Ce qui concorde pour la datation de cette formule, avec son aspect épigraphique. Sur les interférences entre les images des dieux, leurs lieux de culte, leurs emblèmes (et animaux) sacrés, voyez l'esquisse que j'ai tracée dans la Rev. d'Egyptol., II p. 19. Dans le culte populaire Amon était le « Bélier »... »

La lettre que je publie aujourd'hui est caractéristique de l'enthousiasme avec lequel le regretté Chanoine déchiffrait les scarabées qui n'avaient pas de secret pour lui.

J. LEIBOVITCH.

P.S. — Comme les signes du tableau sont calqués sur ceux du Chanoine, il avait omis le signe Râ après le mot Amon. Ce signe existe sur le scarabée entre les deux ombelles de papyrus. Comme bibliographie du scarabée il faudrait mentionner : Prof. Jean Leclant : Sur le scarabée de Mandeure, dans *Orientalia*, vol. 27, Rome 1958, p. 101 et pl. XII ; Robert Bernard : *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, VI, 1955, p. 349-350, fig. 112 (dont le Dr Jacques Schwartz a bien voulu me faire parvenir un microfilm. Qu'il veuille trouver ici l'expression de mes vifs remerciements).

Imprimerie P. Bourain, 75540, 2 bis et 4, Galerie Véro-Dodat, Paris. Dépôt légal 4e trimestre 1963